

AU BONHEUR DU RISQUE

On convient volontiers que risque et danger sont fonction l'un de l'autre, qu'ils sont comme les deux faces d'une même réalité à laquelle on accéderait indifféremment par l'un ou l'autre de ses côtés. On oublie ainsi que la symétrie exclut l'identité et on entretient la confusion par la mauvaise commodité d'un lieu commun. Écarter cette confusion constituera donc un préalable à partir duquel on pourra fixer le temps du risque, secret de son identité et de sa force anxiogène faite d'attrait mêlé d'effroi, où peut se lire une promesse, que l'on se ferait à soi-même, d'avenir et de bonheur.

Préalables

Le danger est la présence objective d'une menace qui paraît dans l'imminence d'un obstacle ou d'un accident susceptible d'anéantir une entreprise quelconque, ou d'occasionner des dommages pour les individus qui s'y trouvent impliqués. Toujours localisable et identifiable comme menace présente, le danger n'est donc indéterminé qu'en tant que dommage à venir, et cette indétermination porte à la fois sur la gravité du dommage et sur la probabilité de sa réalisation effective ; à ce titre le danger peut faire l'objet d'un calcul permettant de le faire entrer sous une loi statistique. On dira ainsi que l'espérance de vie d'un individu marchant, la nuit et en période estivale, sur le bord d'une autoroute est d'une vingtaine de minutes, ou bien que la probabilité de mourir du sida avant dix-huit ans est, pour un adolescent sud-africain noir, de 9 sur 10. On établit donc une probabilité objective qui caractérise une situation donnée et un aspect du monde. La « dangerosité » peut ainsi être comprise comme une notion statistique, universelle et absolue, qui réfère à une qualité objective, parfaitement avérée et mesurable, qu'il s'agisse d'une qualité du monde (le danger naturel, cyclone ou éruption volcanique) ou de nos moyens d'action sur le monde (le danger technologique en général).

Ce point de vue objectiviste et parfaitement rigoureux est évidemment d'un intérêt capital ; il dévoile des aspects de notre monde qui resteraient latents ou confusément déterminés si l'on s'en tenait à un point de vue subjectif, dont la nécessaire variation rend impossible l'appréhension de certaines inégalités entre les différentes parties du monde et, par conséquent, entre les individus qui s'y trouvent : inégalité face à la maladie ou face à la nature en général, inégalité face aux effets pervers du progrès technique, et face aux situations que dessine la rivalité des nations. La volonté, politique, de comprendre et de maîtriser ces inégalités exige que l'on puisse disposer d'un outil d'évaluation objective du danger. L'imputation de responsabilités, indissociable de la réparation des dommages mais aussi de leur prévention, semble également plaider pour cette approche objectiviste. C'est évidemment dans cet esprit que nos sociétés, qui engendrent constamment de nouvelles formes de danger, ont donné naissance à la cindynique ou science du risque (*kindunos*) destinée notamment à mieux maîtriser l'équilibre entre les apports d'une nouvelle technologie et ses inconvénients potentiels¹. Parallèlement on retient, évidemment, une définition parfaitement objective du risque : « Le risque n'a aucune dimension humaine [...]. C'est pourquoi le risque est une notion statistique, universelle et absolue : universelle, c'est-à-dire existant dans tous les pays où la technique concernée est utilisée ; absolue, c'est-à-dire présentant la même occurrence, la même possibilité de réalisation dans tous les pays comparables sur le plan scientifique et technique². » Mais en écartant à ce point le jeu des acteurs, on ne mesurera jamais qu'un danger, un aspect du monde, et non pas cette part d'incertitude qui fait d'une action autre chose qu'un processus.

Encore est-il vrai que, parfois, le danger lui-même, entendu comme menace, est dit incertain ou potentiel en ce qu'il tient au degré d'ignorance d'un phénomène ou d'une technique avec le concours desquels on souhaite pourtant agir. On retrouverait alors une face subjective du danger tenant à la représentation que s'en donne un individu sur le point de prendre une décision ou d'entreprendre une action dans un domaine encore mal connu. Tel est, par exemple, le danger que l'on associe à l'utilisation d'organismes génétiquement modifiés dans l'industrie alimentaire. Mais la dangerosité ne qualifie plus un aspect du monde, elle désigne une conduite qui consiste à agir avant d'avoir la connaissance intégrale de tous les paramètres de l'action, et à faire surgir ainsi une part d'aléa, sans laquelle d'ailleurs l'idée même de projet

(1) Cette discipline au carrefour des sciences exactes et des sciences humaines est officiellement née et a été dûment baptisée lors d'un congrès de l'UNESCO en 1987.

(2) A. Morelle, *La Défaite de la santé publique*.

n'aurait aucun sens, et dont l'étendue variable pourra être un indice de la responsabilité de l'acteur. Tel est le risque, le choix d'affronter un danger encore mal connu, mais dont on fait pourtant l'occasion et parfois l'instrument aléatoire d'un gain escompté, un calcul en somme, mais qui est irrémédiablement un pari, et qui signe une existence humaine, une action volontaire avec tout ce que cela suppose de désirs, d'anticipation, de délibération, et d'irréductible incertitude. Il n'y a donc de risque que subjectif, parce qu'il faut qu'il soit « pris » par un sujet qui tente, éventuellement, de le circonscrire pour en faire un objet de sa raison calculante et un auxiliaire de son pouvoir sur le monde. Il faut donc résolument exclure toute idée de risque objectif, si l'on entend par là une pure présence du monde qui ne répondrait à aucune de nos actions sur lui, fût-elle simplement de l'ordre de la prière, ni même à aucune de nos attentes, tant il est vrai que l'attente suppose déjà la représentation, éventuellement erronée ou délirante, d'un ordre orienté selon nos fins.

Et c'est même une définition résolument restrictive du risque subjectif qu'il convient de retenir, sous peine d'entrer à nouveau dans le cercle des confusions où se perd ce que l'on prétend préserver, notamment la responsabilité et, avec elle, la temporalité propre de l'agir. Face subjective du danger si l'on veut, le risque n'existe à proprement parler que pour celui qui le prend, sa forme substantive n'est qu'une métaphore de son mode exclusivement verbal et seule la personne de l'agent se trouve ainsi engagée, avec cette part indéterminable de variation liée à la singularité de l'agent et de la situation, la première contribuant d'ailleurs à la seconde, indéfiniment. En prenant un risque, je peux sans doute impliquer d'autres que moi et leur imposer des conséquences douloureuses, mais je n'en fais pas pour autant des complices. On peut certes con-courir un risque, mais on n'est jamais qu'exposé à un danger par autrui¹ ; c'est précisément la passivité de la victime qui révèle la responsabilité de l'auteur du dommage ; dès lors que cette passivité s'atténue ou disparaît, la responsabilité se fractionne jusqu'à se partager à parts égales. Il y aurait donc une illusion coupable à vouloir « objectiver » le risque en le réduisant au danger, c'est-à-dire à une qualité intrinsèque des choses, naturelles ou non : l'hostilité du monde naturel comme l'agressivité du monde humain en viendraient à constituer une espèce de *fatum* où seraient inévitablement diluées toute espèce de risque aussi bien que la propriété humaine d'être l'auteur de ses actes. D'où aussi cette contradiction omniprésente

(1) C'est notamment le cas du risque thérapeutique qui ne saurait être pris que par le soignant ; en s'y associant éventuellement par son consentement, le patient demeure justement un patient, exposé à un danger par une action qui n'est pas la sienne.

aujourd'hui qui consiste à admettre l'existence de risques universels dont on veut pourtant qu'ils soient imputables à un ou des individus. Il en va pourtant de deux choses l'une : ou bien le risque est imputable et il est subjectif, fait d'une liberté qui s'est engagée en dépit des autres ; ou bien il est universel et nous en sommes tous comptables sans que personne n'ait jamais à en répondre. Le refus obstiné de cette alternative traduit sans doute une phobie moderne du risque qui s'organise pour masquer son enracinement dans nos libertés (c'est le risque objectif), tout en laissant subsister la possibilité d'une imputation qui alimente le fantasme de l'élimination du risque par la condamnation du coupable.

À l'opposé de cette organisation phobique, il faudra tenir pour constant que le risque dénomme exclusivement l'agir et donc, sans doute, l'exister tels qu'un sujet y engage délibérément, et néanmoins nécessairement, sa propre vie et sa propre humanité. Loin d'être inhérent aux choses, le risque ne peut être compris qu'à partir de l'existant comme type d'être à qui échoit la temporalité, c'est-à-dire d'abord l'ouverture d'un avenir d'où le passé et le présent tirent leur consistance et leur sens. Privée de cette ouverture, et donc de l'aléa qu'elle suppose, l'existence serait aussi bien dépossédée d'elle-même et vouée au désespoir, ne discernant aucun possible et ne formant plus, par conséquent, aucun projet. Or c'est précisément cette dimension temporelle de l'existant qui se trouve comme neutralisée par l'objectivation du risque qui, d'un futur contingent, fait une donnée statistique actuelle, gommant au passage l'action des acteurs aussi bien que la part de l'événement, c'est-à-dire tout ce qui fait la configuration singulière d'une situation existentielle. Ce déni de la temporalité ruine par avance toute possibilité de penser l'agir et entretient, ce faisant, une option ontologique qui a pour effet d'appauvrir à l'excès l'idée même d'un devenir en occultant totalement la notion de risque. Comme si, au fond, la modalité du probable n'était introduite en ces matières que de façon honteuse, comme l'indice d'une ignorance ponctuelle et provisoire de la nécessité et de la permanence de la nature, et non comme l'expression de l'aléatoire comme tel, que notre besoin de certitudes et de sécurité ne saurait tolérer¹.

Il faut cependant noter, comme un premier recours contre ce déni de la temporalité, que l'action, parce qu'elle cherche à s'insérer dans l'ordre du monde pour le modifier, s'inscrit dans un devenir : elle marque un écart temporel entre l'avant et l'après, où vont être modifiés le monde et l'agent. C'est dire que l'identité de l'un et de l'autre est tou-

(1) C. Chevalley évoque ces résistances à la théorie des probabilités à laquelle il aura fallu trois siècles pour atteindre une véritable dignité épistémologique, cf. *Pascal, Contingence et probabilités*.

jours provisoire et hantée de différences ; c'est dire plus encore que le domaine propre de l'action est précisément tout ce qui peut être autrement qu'il n'est¹, domaine de la contingence donc, où subsiste de l'aléa, où l'ordre du monde admet un certain jeu et une certaine indétermination, où les accidents demeurent irréductibles à l'essence des choses auxquelles ils arrivent et sont donc imprévisibles, où, par conséquent, aucune science ne peut répondre absolument à la question de savoir ce qu'il nous faut faire pour bien faire. Si donc le risque est inhérent à l'agir, il l'est tout autant à l'exister, ce mouvement extatique dans lequel nous sommes toujours déjà pris, qui nous porte à rompre la permanence de ce qui est là et à ouvrir l'ailleurs d'un temps aventureux, pariant que quelque chose vaut plus que ce qui est là et que la vie même. Cette aventure dont on rêve et qu'il nous arrive pourtant de fuir. C'est aussi cette ambiguïté qu'il faut éclairer.

Le goût du risque

Si le risque peut fasciner, si l'on peut, parfois, lui trouver une saveur incomparable, c'est sans doute parce qu'il est habité d'un esprit de ruse qui lui confère un fond jubilatoire et quelque chose d'espiègle. Esprit joueur donc, qui entend tirer parti du jeu qu'il peut y avoir dans les rouages du monde et tourner à son avantage les failles qui apparaissent dans les chaînes de causalité ordinairement inéluctables. Dépourvue de force, la ruse est en effet ce moyen de triompher dans un combat que le rapport des forces en présence donnait perdu d'avance, elle prend donc toujours le risque d'affronter une défaite annoncée qu'elle sait cependant transformer en victoire, pour la plus grande honte de la puissance qui n'en revient pas d'être défaite. D'où le rire, encore éloigné de l'orgueil, et qui garde surtout la mémoire du vide côtoyé où le fardeau de notre faiblesse est devenu grâce. Face hilare de Till Eulenspiegel qui a pu incarner la résistance des villes flamandes aux armées de Charles Quint, face réjouie d'Éros dont les expédients trompent la pauvreté native. Ces figures emblématiques dessinent assez précisément la situation où naît la prise de risques : une défection des moyens ordinaires pour surmonter un obstacle, un renoncement que la sagesse ou la raison commande, une obstination que le désir prescrit, un désarroi aussi, c'est-à-dire une impuissance à se décider et à s'orienter. L'audace consiste précisément à deviner une ressource dans l'éventualité la plus improbable et à relever le défi que lance le monde alentour en nous condamnant à l'impuissance. L'optimisme de l'audacieux ne va donc pas sans une part de conscience tragique, qui mesure notre finitude, mais jubile à l'idée de pouvoir encore y trouver des expédients pour

(1) Aristote, *Éth. Nic.*, VI,4,1140,a1.

continuer à défier ce qui devait nous perdre. Audace prométhéenne qui brise d'un geste inédit et sacrilège le cercle où le sort la tenait enfermée. Risquer c'est alors ouvrir une voie que ne garantira aucune expérience antérieure, c'est aussi s'avancer résolument vers la menace, mais avec l'idée de la circonvenir en s'y présentant de biais. Double exposition donc, et double danger, qui révèlent les ressorts de la prise de risques.

Le premier danger qu'affronte l'audacieux est celui de la disproportion des moyens ou des chances, le grand nombre est contre lui et présente son poids dissuasif. Pourquoi donc résister à la dissuasion sinon par le désir de persévérer dans cet être qui nous distingue des choses et nous rend capables de vouloir que le monde soit autrement qu'il n'est. La prise de risques s'ébauche dans ce désir même, dans son caractère intempestif ou dissonant, qui ne refuse de consentir que pour inscrire une fin plus haute et qui nous apparaît comme un bien. L'affrontement est d'emblée celui de deux ordres dont l'un est téléologiquement orienté quand l'autre, qui peut bien poursuivre ses propres fins, s'avance comme une nécessité couronnée de bon sens. *Thumos* sans doute plutôt que choix délibéré, mais qui s'emporte cependant contre ce qui entend le priver d'un bien et qui, ce faisant, est déjà l'indice d'un but à atteindre, mais par des voies encore inconnues.

Le second danger consiste donc à frayer cette voie inconnue qui est aussi la seule chance de ne pas avoir à céder. Le risque est alors inévitablement un pari, un jeu avec les *aleae* du monde où reste ouverte une voie encore indéterminée entre toutes celles qui sont praticables et pourtant rejetées. Risquer ne saurait cependant se réduire à lancer les dés en attendant leur verdict, dans la pure et frissonnante exaltation du danger. Mue par le désir d'un bien futur, la prise de risques n'est ni une simple attente, ni un saut dans l'absurde, elle est indissociable d'une délibération sur les moyens en vue d'élire le plus efficace. Aussi le pari n'exclut-il pas le calcul ni l'artifice technique précisément destinés à rendre praticable cette voie encore obscure et à l'inventer au besoin ; telle est, éminemment, l'invention pascalienne qui fait du pari un choix raisonnable à défaut de pouvoir en faire un acte totalement rationnel : si elle n'élimine pas le risque, elle fait du moins que la raison peut encore parler quand toutes nos dispositions et habitudes, muettes d'effroi, ne sont plus que des invitations à fuir ou à renoncer. Tels sont aussi, mais avec une différence essentielle qu'il faudra dire, les stratagèmes d'Ulysse, des innovations dans la recherche des moyens efficaces et heureusement adaptés à la fin visée. Toute tournée vers le succès de l'entreprise hasardeuse, cette part de raison qui demeure est donc d'abord habile à se donner des règles et à se garder de l'impulsion désordonnée, habile, par conséquent, à se tirer d'un mauvais pas et à se mettre hors de portée du danger qu'elle affronte. En cela l'audacieux

est artiste, capable d'une disponibilité inventive pour saisir les meilleures opportunités et se donner, plus qu'un palliatif d'une science impossible, un pouvoir sur la fortune et sur les hommes qu'elle gouverne.

Mais c'est là sans doute la limite du jeu. Au-delà, le joueur troque l'ironie espiègle contre l'esprit de sérieux, il cesse de jouer et encourt cette fois le danger de perdre l'esprit du risque dans une orgueilleuse infatuation. L'épopée, d'une certaine manière, réalise cette aventure tronquée qui donne le sentiment que plus rien ne résiste vraiment à la puissance héroïque, où les périls ne sont plus que des accessoires, où, par conséquent, le vertige du pari se perd dans la systématité des prouesses quand le rire devient mouvement d'orgueil¹. Alors le risque disparaît sous le pur calcul ou la virtuosité technique, il n'est plus ce moyen extrême audacieusement mis en œuvre pour une fin désirée, il est à lui-même sa propre fin, inaugurant non pas une *praxis*, mais une poursuite circulaire où la hauteur du défi croît avec l'exaltation narcissique, et avec l'absurdité du geste. De même, aux funambules envoûtés par le goût du risque (le funambule lui-même, mais aussi le cascadeur, l'apprenti sorcier sous la multiplicité de ses figures) échoit une vie tout entière ramassée dans l'exploit technique, et qui ne s'entretient que de se répéter indéfiniment dans une sorte d'absolutisation du possible qui est aussi un déni de la transcendance du monde. À la perte du sens correspond donc une cécité ou une esquive, l'oubli de notre finitude et l'illusion d'un monde que mesurent adéquatement nos artifices techniques, une existence en somme qui ne se maintient que par son inertie et qui singe la mort pour n'avoir plus à la craindre.

C'est donc le ressort même du risque qui disparaît puisque rien n'est plus en jeu et que le désir éteint n'éclaire plus aucun but. Sans doute y a-t-il bien des pulsions suicidaires à l'œuvre dans le risque in-sensé qui est devenu son propre terme, où l'existence sans extase n'aspire qu'à se taire et où la virtuosité, réelle ou rêvée, efface les vertus de l'audace dans une aveugle témérité. Suicide symbolique plus encore, dans la course effrénée à l'action, à l'aventure ou à l'exploit qui occupe toute une existence pour la divertir jusqu'à l'étourdir, jusqu'à lui faire perdre la mesure de ses propres limites. Le risque alors redevient un danger, auquel certes on s'expose, mais pour s'épargner finalement le risque d'avoir à agir ou à exister : le moi, tout encombré de soi², et qui n'ose plus s'aventurer loin de lui-même. Comble du divertissement, où il n'y

(1) C'est par des larmes d'émotion, et non par le rire, qu'Ulysse, au chant VIII de l'*Odyssée*, accueille l'aède qui chante l'épisode du cheval de bois.

(2) Formule empruntée à Levinas qui écrit plus exactement et dans un autre contexte : « Mon être se double d'un avoir : je suis encombré par moi-même », *Le Temps et l'Autre*, p. 37.

a plus aucun jeu, aucun écart où insérer la pointe d'une décision audacieuse, où le risque devenu rituel fige le rire en le dépossédant de sa part tragique et chasse l'humour qui mesure l'écart entre les hommes et les dieux. Le divertissement donne à voir un monde plein, sans interstices, sans même l'espace d'une question ou d'un doute, sans aucun vide où s'élançer pour y trouver du possible, un monde clos et aseptisé d'où est exclue toute ambiguïté et où nous n'avons plus rien à faire, rien à mesurer ni à quoi nous mesurer.

La mesure du risque

C'est bien cette pure habileté (*deinotes*) abandonnée à elle-même et fascinée par son propre entretien qu'Aristote a voulu distinguer de la prudence (*phronesis*), non pour nous inviter à écarter toute prise de risques, mais bien au contraire pour souligner que la vie heureuse ne va pas de soi, qu'elle suppose, sans doute, une capacité à saisir les opportunités qui se présentent et à opter alors même qu'aucune voie ne s'offre avec une entière évidence, mais qu'elle suppose aussi et par-dessus tout une mesure sereine de nos propres limites, pour les repousser au besoin si l'occasion le permet ou l'exige. D'où cet apparent paradoxe pour nous qui nommons volontiers prudence le souci presque craintif de se tenir éloigner des périls et des entreprises par trop aventureuses ; c'est que nous oublions trop vite d'entendre, sous notre terme moderne, le latin *prudens* qui, contractant le mot *providens*, traduit au mieux la capacité de prévision et de précaution¹ que suppose la *phronesis* aristotélicienne. En ce sens, la prudence est bien une forme d'habileté à frayer une voie nouvelle lorsque toutes les autres paraissent inopportunes, une capacité donc à affronter le danger de l'inconnu en s'aidant de prévision et de cette finesse de vue qui permet d'opter au bon moment dans la bonne direction ; mais c'est précisément ce moment technique de la prudence qui peut prêter à confusion et qui explique l'insistance d'Aristote à la distinguer nettement de la pure habileté.

Le principe d'une telle distinction tient dans la présence d'une fin morale (ce qui est bon pour bien vivre) qui oriente la prudence, alors que l'habileté peut servir efficacement des fins mauvaises ou perverses². C'est donc la pureté de l'intention qui pourrait séparer l'habileté

(1) Le sens de ce terme s'est peut-être un peu affaibli sous l'effet d'une mode récente pour ne plus désigner que des actions négatives (interdire un produit, arrêter une fabrication ou une construction, pour cause de danger présumé), en perdant sa force pragmatique qui recouvre les dispositions à prendre mais aussi les actions à entreprendre pour rendre possible, ou meilleur, un futur. C'est sans doute davantage dans le pouvoir de juger, en tant qu'il est une source du droit (la *jurisprudence*), que l'on pourrait trouver l'écho le plus fidèle de la *phronesis* aristotélicienne.

(2) *Éth. Nic.*, VI,13,1144 a 20-35.

de la prudence, mais on y perdrait sans doute l'idée même de risque en faisant passer au second plan l'efficacité de l'agir. On y perdrait aussi bien la valeur même de l'acte, tant il est vrai qu'une intention, aussi pure soit-elle, n'efface pas le caractère fautif de l'échec lorsqu'il résulte d'un manque de sang-froid où se mêlent la crainte, la maladresse et l'erreur de jugement. Cependant, alors que l'habileté est un pur calcul d'efficacité indifférent à la nature de la fin recherchée, la prudence est articulée à la recherche de ce qui est bon pour bien vivre : dans le premier cas le calcul livre, pour le dire en termes kantien, une espèce de nécessité hypothétique telle qu'une fin partielle quelconque étant posée, les moyens les plus sûrs en sont analytiquement déduits. Dans le second cas, c'est d'une délibération qu'il s'agit, et elle ne porte pas tant sur la recherche des moyens pour bien vivre que sur la détermination même du bien-vivre ici et maintenant impliquant la mise en œuvre des moyens circonstanciés. L'une en somme est finale, quand l'autre n'a pas d'autre fin qu'elle-même, non pas en raison d'un bien immanent, mais parce qu'elle est au contraire l'oubli de sa pure instrumentalité et, par conséquent, le masque d'une absence de fin ou d'une impuissance à la déterminer. La fin proprement dite (*telos*) n'est jamais, en effet, objet de délibération ni même de question, chacun voulant évidemment le bien ; toute la difficulté et l'essentiel du risque tiennent précisément à la détermination du bien *hic et nunc* sous la forme d'un but effectif (*skopos*). À la prudence incombent donc à la fois, dans l'unité d'une même vision qui est aussi une visée, l'exacte détermination du but (*skopos*) et la découverte des moyens adéquats¹, à ce titre elle est par excellence la vertu du risque : ce par quoi nous pouvons, si nous l'osons, insérer dans le jeu du monde le choix d'un préférable qu'il nous appartient de faire advenir, endossant par avance la possibilité de l'erreur et de la souffrance, mais nous rendant ainsi capables de normer notre conduite et d'échapper au désarroi auquel nous livrent la contingence et le changement.

La prise de risques est ainsi, tout à la fois, la mesure même de notre situation, qui offre indifféremment des possibilités de bonheur et de malheur, l'opportune sagacité qui nous fait choisir le meilleur des possibles à défaut de l'absolument bon qu'aucune science ne dévoile, l'audace résolue qui l'accomplit. Se dessine alors une quadruple opposition d'où surgit la figure du véritable sujet du risque.

À l'opposé du légalisme, toujours adossé à une forme quelconque de transcendance des normes, la prise de risques s'avance jusqu'à l'infraction dès lors qu'elle permet une solution plus adaptée aux cir-

(1) *Pol.*, VII, 13, 1331 b 25-30.

constances singulières qui se présentent et qu'il faudrait, fautivement, ignorer pour s'en tenir à la stricte rigidité d'une loi générale. Le risque est alors celui de la souplesse qui, telle la règle des artisans de Lesbos, épouse les sinuosités du réel sans savoir à l'avance si une rectitude nouvelle pourra ainsi s'établir plutôt qu'un désordre.

À l'opposé de l'aveugle témérité qui excelle à trouver instantanément les moyens les plus efficaces quelle que soit la fin visée, la prise de risques est délibérée et tâtonnante, non par un manque d'assurance mais parce qu'elle crée la voie qu'elle emprunte, prenant le temps de l'examen malgré l'urgence de la décision à prendre ; n'ignorant pas cependant que le fait même d'avoir à délibérer est la marque de notre faiblesse en même temps que la condition pour nous de saisir la chance qui se présente d'en réduire les effets, autant que possible¹.

À l'opposé de l'impuissance désolée d'elle-même, qui voit juste mais reste tétanisée d'effroi, la prise de risques est l'expression même du courage qui est la peur maîtrisée et le refus de céder au vertige, le refus donc de s'en tenir aux nécessités faussement invoquées et de se plier aux impossibilités qu'invoquent la paresse et la lâcheté.

À l'opposé enfin de la pureté contemplative froissée par l'impureté des moyens à mettre en œuvre et qui ne consent pas à descendre de l'empyrée des principes où elle se tient, la prise de risques sait retenir le préférable, qui peut bien n'être qu'un moindre mal au regard d'une « belle-âme », mais qui est quelque chose plutôt que rien, dans quoi se médiatise et s'accomplit une volonté qui ne se satisfait pas de sa seule intention, ni d'une délibération infinie qui ne produirait aucune décision.

S'il fallait réunir ces quatre caractères en une seule figure, c'est sans doute celle de l'homme valeureux² (*spoudaios*) décrit par Aristote qu'il faudrait retenir : il possède au plus haut degré cette sûreté du jugement qui, dans le silence ou l'inadéquation de la loi, sait tracer une voie inédite dont il est la règle et la mesure³. Homme par excellence, aussi éloigné du surhomme que de l'animal, il incarne une forme de lucidité tragique et peut-être d'optimisme tragique qui rassemble toutes les conditions qui font de la prise de risques une conduite intelligente et heureuse plutôt qu'une gesticulation insensée et morbide. La part tragique

(1) Il est bien des choses qui sont objectivement impossibles pour nous (l'immortalité par exemple), de sorte que les vouloir revient à s'enfermer dans l'impuissance du rêve ou à se perdre dans l'aveugle témérité.

(2) Traduction du terme *spoudaios* proposée par P. Aubenque et qui semble plus pertinente que toutes celles qui en font simplement un « homme vertueux » : celui qui est la règle et la mesure du bien nous permet d'identifier la vertu mais ne se définit pas lui-même par rapport à elle, cf. *La Prudence* chez Aristote, p. 45.

(3) *Éth. Nic.*, III, 6, 1113 a 30-35.

tient à la mesure d'une distance infranchissable qui nous sépare du divin ou de l'absolu, à cette conscience aiguë d'une limite indépassable qui dessine notre lieu et à l'intérieur de laquelle le temps fait surgir irréversiblement des variations qui, sans cesse, invalident les lois que nous nous efforçons de déceler ou d'instituer. Nourrie de cette lucidité, la part d'optimisme tient à l'assurance de pouvoir trouver, dans le dérèglement du monde, l'occasion d'être, pour une part au moins, le principe de notre futur. Si donc le valeureux peut aimer le danger, ce n'est pas en raison d'une exaltation frémissante, c'est qu'en l'affrontant il sait y trouver cette part d'incertitude et d'aléa qui nous apprend que le monde peut être autrement qu'il n'est, qu'il y a donc, en ce monde du devenir, une place pour l'action humaine plutôt que pour une contemplation désincarnée. Et puisque rien n'indique comment ce monde doit être, c'est aux valeureux qu'il appartient de le dire, mus par le désir du meilleur, et comptables de l'interprétation qu'ils en donnent. Non pas l'homme mesure de toutes choses, mais l'homme mesurant sa propre limitation, et tirant de cette mesure même une norme humaine, plus raisonnable que strictement rationnelle, et qui, par sa singularité, convient à notre temps.

L'analyse du risque révèle ainsi une promotion ontologique et axiologique du singulier, singularité de la situation à laquelle il faut répondre, singularité aussi de la décision audacieuse qui donne sens et trace une direction en sachant déceler un but sous la nécessaire équivoque du bien. L'ordre téléologique que dessine la décision singulière n'est donc pas seulement une voie moyenne entre ordre et désordre, entre universalisme et relativisme ; au-delà de ces alternatives où se perd la délibération, il est justement l'ordre se faisant, la seule manière finalement de penser l'ordre aussi bien que le sens : une réponse adéquate au défi qui constitue une situation aporétique dans un monde à jamais instable, de cette instabilité du monde sublunaire qui fait à la fois la possibilité et l'aléa de l'action humaine.

Mais cette instabilité nécessaire est précisément ce qui s'oppose le plus à l'idée commune de bonheur qui suppose durée aussi bien que stabilité, de sorte que la prise de risques à laquelle nous sommes voués ne permettrait jamais qu'un bonheur occulté aussitôt qu'entrevu et qui ne s'entreprendrait que de sa mise en danger. Aristote en vient ainsi à se demander si le bonheur, dont la stabilité exige la fin des vicissitudes, ne serait pas finalement le monopole des morts¹. Sans doute cette hypothèse est-elle finalement écartée pour son absurdité manifeste

(1) *Éth. Nic.*, I, 11, 1100 a 10-15. Cette hypothèse est sans doute usuelle dans la tradition grecque, mais, pour Aristote, elle est aussi chargée de toute l'encombrante autorité de Platon qui, dans le *Phédon*, souligne fortement la certitude sereine du mourir de Socrate.

puisque la cause du bonheur pour nous ne peut être qu'une certaine forme d'activité, qui exclut l'idée d'une possession définitive¹. Cependant le fait qu'elle soit examinée témoigne d'une tension très forte qui caractérise sans doute toute l'entreprise aristotélicienne prise entre le souci de penser le changement et l'attachement à l'idée d'un ordre immuable, entre l'effectivité d'une vie heureuse qui est activité et l'idée d'un souverain bien qui serait un état, entre une vie politique et une vie purement contemplative. Soulignant ce qui nous distingue du divin, cette tension marque aussi ce qui en nous lui ressemble et dessine, plutôt qu'une alternative, un écart fait de distance et de proximité où s'entretient le désir. Née de cet écart, la téléologie aristotélicienne conserve l'idée d'une imitation du divin dont la contemplation constitue un guide pratique encore très sûr ; pour cette raison, la prudence, qui s'oppose à la science en étant une vertu du risque, demeure une vertu intellectuelle ou dianoétique fermement arrimée à l'intuition d'un ordre du monde. En ce sens, il subsiste, dans l'ordre des choses, une assurance qui, sans effacer le risque, en limite cependant l'ampleur puisque le *spoudaios* est suffisamment bien né pour réussir², et qu'il trouve dans sa nature même, indépendante de sa volonté, une garantie face à des dangers qui en écraseraient d'autres. Ce qui nous apparaît ainsi comme un hasard de la naissance est en réalité le signe de la perfection inachevée de la nature qui distribue inéquitablement les ressources pour affronter efficacement le danger et oriente par là même la diversité des destinées.

Mesuré à l'aune d'une perfection encore visible, le risque apparaît donc quelque peu neutralisé, comme si finalement les plus audacieux étaient d'abord ceux qui peuvent apercevoir le « dessous du jeu », ayant sans doute encore à délibérer, mais sans avoir à traverser l'effroi ni à côtoyer la démesure à l'opposé de laquelle se tient le prudent. La contingence aristotélicienne, faite seulement d'un éloignement de l'ordre immobile, autorise ce risque toujours mesuré où se reflète facilement la mâle assurance ; une contingence radicale, effectivement bordée d'abîme, donne à voir un risque sans mesure.

Le risque démesuré

« Le culte des héros est de toujours. Mais, tant qu'une civilisation croit, au-delà de ce monde-ci, à un autre monde éternel où le bien l'emporte sur le mal, le grand homme n'est pas seul, il est le ministre d'une Providence. Le culte du héros ne prend son accent tragique

(1) *Éth. Nic.*, IX,1169b28-30.

(2) *Éth. Nic.*, III,7,1113a30-35, 1114b24-25.

qu'avec la fin des croyances transcendantes, en tout cas avec l'idée d'un monde en mouvement. [...] Si l'on cesse de croire, non seulement à un maître bienfaisant de ce monde, mais encore à un cours raisonnable des choses, alors l'action du héros est sans appui extérieur : elle ne s'appuie pas sur une loi divine, ni même sur un sens visible de l'histoire¹. » La marque d'une contingence radicale est ce retrait de l'Être² tel que les hommes s'éprouvent comme étant injustifiés et elle s'articule alors à une liberté qui n'est jamais que reprise de ce qui lui vient d'un dehors ; non pas un faire absolu, ni même cette disposition à imiter un ordre divin, mais la confrontation à l'ouverture d'un à venir et l'expérience primordiale d'une ambiguïté de toutes choses dans laquelle il s'agirait de se tenir, sans la voiler par une gesticulation et un bavardage intempestifs. L'agir n'est donc plus éclairé par un *telos* même lointain, et sa tâche propre est sans doute d'abord de s'inventer des fins pour se rendre possible et compossible avec celui de chaque autre. Et puisque l'idée même d'une vérité dernière n'apparaît plus que comme un mythe ou une imposture, le mal n'est plus même le médium du meilleur, il est l'autre côté du bien, puisque l'action qui s'esquisse ne peut s'accomplir qu'en s'imposant, en imposant ses raisons, qui auraient pu être autres. Ce n'est pas tant le monde qui peut être autrement qu'il n'est mais bien l'ordre que chacun tente d'y réaliser, de sorte que l'audace est à chaque pas davantage sollicitée, et que l'action sur le monde y devient aussi une action d'un homme sur un autre. Plus sinueuse et complexe qu'un devenir aléatoire, l'histoire est donc cet entrecroisement où la violence a lieu, où elle séjourne, imminente mais nécessaire, puisqu'aucun geste ne peut s'y prévaloir d'un absolu du vrai ou du juste et qu'il retentit pourtant en celui de chaque autre. Il y a bien, dans cet enchevêtrement, une ambiguïté fondamentale et comme une circularité où le coup porté est aussi bien reçu, où l'on se libère de la crainte en l'inspirant, où l'épreuve continuée de la fragmentation secrète le mirage d'une identité inexpugnable. Où le masque est aussi bien clôture, armé de ces phrases définitives que le langage façonne.

Le risque est alors dans le retour aux actions mêmes, dans l'affrontement des discordances, dans ce pari d'abord insensé qu'en altérant le soi on le construit. Non par la ruse d'une raison cachée dans l'histoire,

(1) Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*, pp. 324-325.

(2) Cette formule, qui pourrait caractériser la pensée du « dernier » Merleau-Ponty, peut bien apparaître comme une surinterprétation de la citation qui précède ; cependant, c'est bien à travers ce refus d'une pensée métaphysique et cette idée que le don de l'Être est simultanément son retrait que Merleau-Ponty retrouvera, à une profondeur que ne laissent sans doute pas soupçonner les écrits antérieurs, la question de la politique et de l'histoire, où la notion de contingence, telle que nous l'entendons ici, ne recouvre pas l'idée d'un délaissement mais renvoie bien plus sûrement à une ambiguïté fondamentale et à « un empiètement de tout sur tout » qui fait l'inépuisable complexité de notre monde.

mais par le pouvoir configurant de l'agir qui s'agrège les événements et les différences en se rendant perméable à leurs inflexions, qui les transfigure ainsi en occasions et qui, parce qu'il n'attend rien du monde, trouve dans l'inattendu ce qui manquait encore à l'initiative. Pari plutôt qu'espérance, l'acte ne paraît sensé qu'après coup, lorsqu'un succès nous apprend que c'est bien comme cela qu'il fallait faire, quand bien même ce serait d'une série d'échecs que la réussite tire sa possibilité. Il n'y a donc ni excès ni mesure, et les limites n'apparaissent que rétrospectivement, lorsque la douleur les a révélées, faisant paraître l'*hybris* là où il n'y avait d'abord qu'ombre et incertitude. Mais c'est bien un ordre qui s'invente ainsi, comme une nécessité rétrograde¹ qui procède d'une série temporelle conduite à son unité et à son sens, dans une cohérence neuve qui récompense le risque pris. Unité sans doute toute provisoire, qu'il faudra savoir mettre à nouveau en jeu, prenant le pari, c'est-à-dire le risque, de voir par avance en toute position acquise l'idole d'un terme ou d'une totalité positive. Prenant aussi le parti d'en rire, tant il est vrai que ces vacillements et ces hoquets de l'existence sont, comme le rire, ce qui ramène le plus sûrement l'orgueilleuse infatuation à la conscience du vide dont elle se gonfle, et permet de cheminer encore.

Mais ce risque toujours repris n'a rien d'héroïque, ou plutôt, le héros est l'homme lui-même, sans qualités, sans la grâce d'une bonne naissance, et n'ayant pour toute vertu que d'être au monde, condamné au sens, et ne pouvant rien faire ni rien dire qui ne prenne un nom dans l'histoire². Du milieu de la contingence, c'est l'exister même qui est créateur ou qui n'est pas, aventurier malgré lui, qui ne saurait maîtriser l'infinité des rapports où il s'insère et dont les actes ne se justifient jamais qu'en s'effectuant. L'Être donc n'est plus seulement lointain et infiniment désirable, il est derrière nous ou toujours retiré ; il est, disait Merleau-Ponty, « ce qui exige de nous création pour que nous en ayons l'expérience³ ».

On ne saurait mieux identifier le champ de la prise de risques qui s'étend à toutes nos entreprises, et même au-delà, puisque rien ne nous assure que l'humanité même ne s'échoue finalement en cours de route. Mais dans cette ouverture, et dès lors que nous ne cherchons pas à réaliser par avance le juste ou le bien, dès lors donc que nous prenons le risque d'une option qui ne se vérifiera qu'après coup, nos actes et ceux d'autrui finissent par former un système d'échos, ils tissent une vie col-

(1) C'est en ces termes que P. Ricoeur évoque la nécessité narrative qui résulte de la mise en intrigue, cf. *Soi-même comme un autre*, p. 170.

(2) Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, XIV-XV.

(3) *Le Visible et l'Invisible*, p. 251.

lective, faite sans doute de solutions exclues à la longue et de certitudes toujours négatives ou simplement circonstanciées, mais qui n'en parvient pas moins à orienter le mouvement confus du monde. Le nœud de cette vie collective est l'histoire que nous faisons, et cette action à plusieurs et des uns sur les autres est ce qu'on a toujours appelé la politique : « action impure¹ » dit encore Merleau-Ponty, en ce qu'elle est inévitablement mêlée d'un dehors, aux prises avec une situation rétive et des volontés contraires, jamais assurée de son but et souvent contrainte d'en changer pour s'accomplir. Action toujours équivoque donc, et qui consiste à entreprendre une réalisation historique à laquelle tous doivent pouvoir se joindre sans toujours parvenir à en comprendre les voies ni à en discerner les motifs. Action de gouvernement, d'abord occupée à tourner les volontés dans un sens qu'elles n'auraient pas spontanément choisi ; action à risques et toujours aventureuse, qu'une science peut bien analyser mais qu'aucune ne peut prescrire, incapable de garantir son succès et condamnée à ignorer les bonnes intentions qui n'excusent pas l'échec. Action tragique en somme, puisqu'elle n'est jamais absolument fondée, puisqu'elle n'est au mieux que la cristallisation d'un vouloir anonyme et qui s'ignore, vouée à être contestée et menacée, vouée toujours à s'inventer en trouvant des états dans cela même qui la conteste.

Comme l'écrivain ou comme le peintre sans doute, mais comme chacun de nous aussi bien, le politique ne sait pas d'abord ce que sera son acte, ni s'il trouvera quelque chose plutôt que rien. Le mouvement qui s'élanche ne se précède pas dans un faire absolu surgi tout fait d'une pure intériorité, et la délibération n'est jamais qu'un tâtonnement soucieux de distinguer, dans l'ombre de l'incertain, l'obstacle favorable de l'appui qui se dérobe. De là peut-être le caractère essentiel du pouvoir qui est son fonctionnement tacite : ce dessein encore vague à quoi les assujettis se résignent ou consentent par avance, accordant comme un blanc-seing à une irréductible part d'injustifiable qu'ils tentent de circonscrire en y opposant les limites variables de l'intolérable. Entente tacite donc, et quasi-complicité, où la contestation est l'autre du pouvoir, où le danger d'être écrasé est à la mesure de la résistance consentie, qui est aussi un risque, et le moyen de faire de rien quelque chose pour que l'événement réponde à nos volontés.

C'est donc une trame que tisse l'agir, qui n'exclut pas les déchirures, qui fait du moins qu'en cette unité praxique une phrase s'articule, qui en appelle d'autres, ouvrant ainsi l'aventure du sens. Que cette aventure puisse être heureuse ne tient pas au mirage d'un terme entrevu avant

(1) *Humanisme et Terreur*, p. 62.

même d'être atteint, mais au fait qu'une liberté s'y éprouve, dans l'émergence d'un soi désencombré de soi, et mêlé de tous les autres.

Jean-Marie Tréguier

RÉFÉRENCES

Aristote :

- *Éthique à Nicomaque*, trad. Tricot, Vrin, 1983.
- *Les Politiques*, trad. Pellegrin, G-F, 1993.

Pierre Aubenque :

- *La Prudence chez Aristote*, PUF-Quadrige, 1997.

Catherine Chevalley :

- *Pascal. Contingence et probabilités*, PUF-Philosophies, 1995.

Emmanuel Levinas :

- *Le Temps et l'autre*, PUF-Quadrige, 1983.

Maurice Merleau-Ponty :

- *Phénoménologie de la perception*, Tel-Gallimard, 1976.
- *Humanisme et Terreur*, Idées-Gallimard, 1980.
- *Sens et Non-sens*, Nagel, 1966.
- *Le Visible et l'invisible*, Tel-Gallimard, 1979.

Aquilino Morelle :

- *La Défaite de la santé publique*, Flammarion, 1996.

Paul Ricœur :

- *Soi-même comme un autre*, Points-Seuil, 1996.

LES AUTEURS

Rozenn Bellayer-Le Coquil, attachée de recherche et d'enseignement à la Faculté de Droit de Rennes, rédige sa thèse sur « la réparation du préjudice à l'épreuve de l'écoulement du temps ». Elle appartient également au CRJO (Centre de Recherche Juridique de l'Ouest) qui travaille sur la protection des droits de la personne humaine.

Jean-Michel Bernardin partage son temps entre le Lycée Anne de Bretagne de Rennes et l'IUFM où il intervient en formation continue et pour la préparation à l'agrégation interne d'histoire-géographie. Il a participé à une recherche de l'INRP consacrée à « la causalité dans l'enseignement de l'histoire et de la géographie ».

Jean-Pierre Bousquet est journaliste. Il a travaillé notamment à l'Agence France Presse où il a rempli diverses responsabilités, en Amérique latine et en France, avant de terminer sa carrière à la direction pour le grand Ouest à Rennes. Il a publié *Les Folles de la Place de Mai*, éd. Stock 2, 1982.

Bernard Chevassus-au-Louis est directeur de recherches à l'INRA, dont il a été le directeur général de 1992 à 1996, vice-président de la Commission du génie biomoléculaire et président de l'Agence française de sécurité sanitaire des aliments (Afssa). Il vient d'être nommé président du Muséum National d'Histoire Naturelle.

Guy Dadou a créé le SOREP en 1978. Après 20 ans de croissance, il a conduit le rapprochement de cette PME bretonne spécialisée en microélectronique avec le groupe Thales. Il est vice-président de la CCI de Rennes et président de l'association ADEPFIL qui regroupe les plates-formes d'initiative locale d'Ille-et-Vilaine.

Catherine Elkar, ancienne élève du Lycée Chateaubriand, dirige le Fonds régional d'art contemporain de Bretagne. Elle a été chargée de la programmation des centres d'art du Domaine de Kerguéhennec (Morbihan) et de la Criée (Rennes). Réalisation : *La Bretagne collectionne l'art de notre temps. Les vingt ans du Frac Bretagne* (2001).

Pierre-Henry Frangne est vice-président du Comité de Bioéthique de Rennes. Agrégé de philosophie, il enseigne l'esthétique au département d'histoire de l'art de l'Université de Rennes 2. Il poursuit des recherches sur la philosophie de l'art du XIX^e siècle et notamment sur celle du symbolisme français des années 1880.

Jacqueline Lagrée, ancien professeur au Lycée Chateaubriand, est professeur d'histoire de la philosophie à l'Université de Rennes 1 et membre du Comité de Bioéthique de Rennes. Elle vient de publier, en 2002, chez Bayard, un essai de réflexion sur l'éthique médicale intitulé *Le Médecin, le malade et le philosophe*.

David Le Breton est professeur de sociologie à l'Université Marc Bloch de Strasbourg. Il est notamment l'auteur de *Anthropologie du corps et modernité* (PUF), *L'Adieu au corps* (Métailié), *Éloge de la marche* (Métailié), *Signes d'identité. Piercings, tatouages et autres marques corporelles* (Métailié).

Yvon Logéat, ancien élève du Lycée Chateaubriand, est professeur certifié de lettres classiques au Lycée Sévigné de Cesson-Sévigné. Il est chargé de diverses actions de formation continue à l'IUFM de Bretagne (Rennes) depuis 1996.

Aline Mura-Brunel, professeur de littérature à l'Université de Pau, travaille sur les XIX^e et XX^e siècles. Elle a écrit de nombreux articles, co-dirigé *Le Roman et l'Europe*, PUF, 1997 et *Limites du langage : indicible ou silence*, L'Harmattan, 2002, et publié un essai sur Balzac : *Béatrix ou la logique des contraires*, Champion, 1997.

Julie Thézé, ancienne élève du Lycée Chateaubriand, est actuellement en dernière année d'études à l'Institut d'Études Politiques de Paris. Elle est titulaire d'une licence d'allemand et d'une maîtrise de philosophie consacrée à la traduction et à la présentation de deux discours de Schleiermacher.

Jean-Marie Tréguier est professeur de philosophie au Lycée Jacques Cartier de Saint-Malo. Il a publié en 1996 aux éditions Kimé une thèse sur Merleau-Ponty intitulée *Le Corps selon la chair. Phénoménologie et ontologie chez Merleau-Ponty*.

Michel Wiewiorka est sociologue, directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences sociales (EHESS), où il dirige le Centre d'Analyse et d'Intervention Sociologiques. Dernier ouvrage : *La Différence*, aux éd. Balland. Fondateur et, de mars 1999 à décembre 2000, directeur du *Monde des débats*, aujourd'hui suspendu.

Sabine Willem-Auverlot est professeur au Lycée Chateaubriand. Elle a exercé aussi comme attachée de recherche et d'enseignement à l'Université de Nantes. Ses recherches portent sur la réécriture et la critique littéraire dans la littérature grecque à l'époque de la seconde sophistique et plus particulièrement sur Dion Chrysostome.